



Regards Croisés entre Magali Mougel et Nicolas Givran, metteur en scène et directeur artistique de la Compagnie Qu'avez vous fait de ma bonté ?

Avant de faire la connaissance de Nicolas Givran, il y a l'autrice Julie Tirard.

Je connais depuis quelques années maintenant le travail de Julie, en tant que traductrice de l'allemand (elle a notamment traduit *Love / An argumentative exercise* de Sivan Ben Yishai) mais d'abord comme l'autrice des textes *Face au mur* et *La chouette Le cri*. Des textes hypnotiques et inquiétants, qui tissent une poétique dans les interstices de l'indicible, là où se frotte beauté et brutalité. **Dans le texte qu'elle a écrit pour Nicolas Givran, il est question de boxe, de corps masculins, de combat. Mais sous les coups, sous la force, quelque chose tremble.** Deux hommes enfermés sur un ring semblent peu à peu chercher une autre manière d'être ensemble. Le ring devient alors moins un espace de confrontation qu'un endroit où pourraient se fissurer les injonctions à la virilité. Le projet s'appelle *Ring - J'aime aussi*.

Nicolas Givran vit et travaille à La Réunion, à dix mille kilomètres de l'Hexagone, pour cette création sa compagnie Qu'avez-vous fait de ma bonté ? est accompagnée par le NEST. **Pour la première fois, un de ses spectacles sera créé en Hexagone avant de prendre le chemin de La Réunion.**

Lorsque nous nous parlons, le spectacle n'existe pas encore. Mais le texte vient d'être achevé, les entraînements de box ont commencé, les corps cherchent leurs gestes, leurs mouvements, les costumes sont esquissés, des images se forment. Et surtout il y a la peur. Celle liée aux premières période de répétition, aux premiers moments où le texte rencontre ses interprètes où la mise en scène commencent à s'écrire physiquement. C'est depuis cet endroit-là que nous commençons à parler, au début de ce mois de septembre 2026.

MAGALI : Pour commencer notre échange, j'aimerais revenir sur ta rencontre avec Julie Tirard et son écriture. Comment as-tu découvert son travail ?

NICOLAS : J'ai découvert son écriture par l'intermédiaire de Lee-Fou Messica, qui était à l'époque directrice du Théâtre Bernard-Marie Koltès à Metz. Je lui avais dit que je cherchais quelqu'un pour écrire autour de la boxe. Elle m'a parlé de Julie et surtout de son texte *La chouette Le cri* qui venait de recevoir le prix Bernard-Marie Koltès. J'ai lu le texte et j'ai vraiment eu un coup de foudre. J'ai éprouvé quelque chose de très physique.

MAGALI : Mais l'idée de travailler autour de la boxe et des masculinités était déjà là ?

NICOLAS : Oui. Je voulais parler, pour le dire vite, de vulnérabilité masculine. Je me suis dit que ce serait poétique et intéressant que l'espace de la boxe, le ring, puisse représenter cette espèce de chose dans laquelle deux hommes sont enfermés : le patriarcat, toutes ces injonctions à être viril, à être fort.



Les codes de la boxe sont très présents dans l'imaginaire masculin, mais aussi dans le réel. J'avais envie de tricoter quelque chose autour de ça : deux personnages qui ont, au départ, tous les codes et les atouts de cette virilité-là et qui vont aller complètement ailleurs jusqu'à s'autoriser à se présenter dans la plus grande des vulnérabilités. Car s'il y a un combat, il doit aussi y avoir étreinte.

MAGALI : Comment le projet a-t-il commencé concrètement, et comment s'est mise en place ta collaboration avec Julie ?

NICOLAS : J'avais rencontré Olivier Letellier, directeur des Tréteaux de France. Il connaissait mon travail et, même si je ne crée pas en direction du jeune public, il avait envie de suivre le projet. Là où sa structure est implantée, à Aubervilliers, il y a une salle de boxe juste à côté. Alors on a mis en place la première résidence là-bas.

Tous les matins, Bruno Hoarau, l'un des acteurs, Julie et moi prenions pendant une heure et demie des cours particuliers de boxe.

Moi, j'ai déjà de l'expérience de la boxe. C'est une passion de jeunesse, c'est aussi pour ça qu'elle est revenue dans mon univers de travail.

Après, avec Julie, on échangeait. Je lui ai parlé de ce que je projetais, de mon envie de parler de vulnérabilité masculine, du geste sportif qui est très présent dans mon travail.

Les sports de combat et les arts martiaux nourrissent beaucoup mon travail physique et chorégraphique. La boxe était déjà là, en filigrane, dans certains de mes projets. Là, j'avais vraiment envie d'y aller.

MAGALI : Quand on convoque la boxe au théâtre, le ring devient immédiatement un espace et une image très forts. Avais-tu déjà des intuitions sur ce que ce ring pourrait accueillir au-delà du combat ?

NICOLAS : Oui. Je suis fanatique de karaoké, enfin, de l'objet karaoké, du médium karaoké. C'est quelque chose qui revient dans mes spectacles.

J'avais dit à Julie : « *Je pense que ce ring va se transformer en piste de karaoké.* » Il y aura un des boxeurs qui chantera en lip-sync un morceau de Théodora, Ils me rient tous au nez qu'on a réenregistré.

Et pendant la résidence de boxe, Julie m'a fait écouter un morceau de Sébastien Tellier que je ne connaissais pas, L'Amour et la Violence. Elle m'a alors dit : « *J'aimerais que le titre du spectacle ce soit Ring - J'aime aussi.* »

J'ai trouvé ça magnifique.

MAGALI : Pourquoi cette place du karaoké ? Qu'est-ce que cela ouvre pour toi ?

NICOLAS : Ce que j'aime beaucoup, c'est que les gens s'autorisent à flirter avec l'excès. C'est comme si on laissait notre vulnérabilité prendre le dessus.

Quand je travaille avec des interprètes, j'aime toujours les faire chanter, qu'ils soient d'ailleurs chanteurs ou pas. Je trouve qu'il y a quelque chose de très immédiat, une entrée dans le sensible au plateau par la voix chantée.

Et puis j'adore les chansons. Quand je suis avec mon garçon dans la voiture, des fois, on met à fond *Pour que tu m'aimes encore* de Céline Dion et on chante comme ça, comme des fous, alors qu'on ne sait pas chanter. On hurle sur Céline Dion.

Il y a quelque chose de puissant dans le chant... Ça guérit !



Et puis j'aime ce que le karaoké autorise : les grands sentiments. Les chansons d'amour tragique, de séparation, de rupture. Et c'est quelque chose qui m'importe au plateau : essayer d'écrire des épopées avec de grands sentiments.

Comme si par la musique on arrivait à porter des émotions que le texte ou le corps seuls ne peuvent pas prendre en charge.

Souvent quand j'ai une idée de projet, il y a une musique aussi qui arrive.

MAGALI : La musique arrive donc parfois avant même que le projet soit véritablement construit ?

NICOLAS : Oui. Je te parlais de Théodora tout à l'heure. Quand j'ai entendu sa chanson, quand j'ai imaginé un boxeur dire ces mots, ça a déclenché chez moi des images très fortes.

MAGALI : Tu veux nous dire un mot de ces images ?

NICOLAS : Celle d'un ring qui pleure des larmes de sang.

Je ne sais pas exactement ce qu'elle veut dire. Je suis souvent traversé par des images très fortes quand je commence un projet. Elles m'habitent, sans savoir ce qu'elles signifient exactement. Puis je construis du sens en écho avec le texte et dans la salle de répétition.

MAGALI : Tu fais confiance à ce qui arrive avant le sens ?

NICOLAS : Absolument.

Des gens te font parfois une réflexion et te disent : « *J'ai vu ça, j'ai entendu ça, ça m'a évoqué ça.* » Et tu te rends compte que tu n'avais pas du tout pensé à cette chose-là, mais qu'elle est hyper pertinente.

MAGALI : Il y a quelque chose de très plastique dans ton travail, une véritable recherche picturale. J'ai notamment été frappée par les photographies du dossier. Comment nourris-tu cette écriture scénographique et chorégraphique ?

NICOLAS : Oui. « Plastique », je pense que ce mot définit très bien ce que je recherche dans mon travail.

Sur Ne quittez pas !, une de mes créations précédentes qui questionne les désirs et les regrets inavoués, j'avais l'image d'une couverture de survie. Dans le spectacle, l'un des personnages raconte une tempête et son monologue devient une véritable tempête émotionnelle.

Je suis donc parti de cette idée de tempête, de naufrage en pleine mer. On s'est alors emparés de la couverture de survie, nous avons fait des tests chorégraphiques autour de cet objet, puis on a posé sur le plateau une machine à souffler, et quelque chose est né.

Dans mon travail, l'espace de la scène, la façon dont je convoque les objets, la scénographie agissent toujours comme une seconde écriture, qui se place en écho ou en frottement de l'écriture textuelle.

MAGALI : Et pour Ring - J'aime aussi, quels sont les matériaux qui nourrissent cette écriture ?

NICOLAS : Pour Ring - J'aime aussi, je cherche à ce que beaucoup de choses viennent du réel.



Pour les costumes, par exemple, on s'est inspirés d'un vrai boxeur qui est absolument flamboyant dans ses entrées.

Et puis il y a le cinéma. *Raging Bull*, notamment. Il y a quelque chose de très réaliste dans le film et, tout d'un coup, ça bascule dans quelque chose de très théâtral : les lumières, les gestes qui se figent. Ça devient aussi très christique.

Cette dimension est extrêmement présente dans mon travail. Il y a souvent la notion de sacrifice, souvent du sang. Ici, comme je te le disais tout à l'heure, le ring, immaculé, va pleurer du sang.

Je regarde aussi beaucoup les trainings de boxe, les gestes issus des sports de combat. Il y a beaucoup de délicatesse dans certains contacts, quelque chose de très chorégraphique. Je trouve ça hyper poétique.

MAGALI : Cela signifie que tu travailles le combat de boxe comme une chorégraphie ?

NICOLAS : On peut dire ça ! Tout à fait !

MAGALI : Maintenant que le texte de Julie est terminé, tu entres donc dans une nouvelle phase : celle des premières semaines de répétitions. Comment envisages-tu ce temps de travail, notamment cette semaine de résidence au NEST ?

NICOLAS : Julie a achevé la partition textuelle autour du 10 août. Je viens de faire une semaine avec les interprètes pour l'entendre vraiment, travailler le trajet des corps, commencer la danse et la boxe.

Comme je vais avoir tellement à gérer sur les autres aspects : la technique, la lumière, le son, la musique, la machinerie :, ça me paraissait important d'avoir cette semaine avec les deux interprètes, Julien Dijoux et Bruno Hoarau.

Maintenant, l'idée de la résidence, c'est de tester beaucoup de choses. On avait déjà fait une résidence technique où on avait commencé à tester la lumière, les costumes, les tableaux. Là, c'est la première fois qu'on va essayer de tout tester ensemble.

J'aimerais avancer sur tous les domaines en deux semaines, balayer toutes les séquences de la pièce et essayer le maximum de choses possibles.

MAGALI : Tu ne joues finalement plus dans le spectacle ?

NICOLAS : Non. Au départ, je devais jouer dedans, mais je me suis retiré de la distribution. Je l'ai déjà fait, mais sur ce projet, ça m'a semblé difficile. C'est trop compliqué de mettre en scène et d'être dedans.

MAGALI : Qu'est-ce que ce retrait change dans ta manière de travailler ?

NICOLAS : Je pense que ça me permet d'être beaucoup plus disponible pour le spectacle. Quand tu es à la fois sur le plateau et à l'extérieur, tu n'as pas le même regard. Et là, il y a tellement de choses à construire que j'ai besoin d'être complètement disponible.

MAGALI : Et comment te sens-tu à la veille de cette première session de résidence ?

NICOLAS : Je suis inquiet !

MAGALI : Vraiment ?



NICOLAS : Toujours.

Je ne suis jamais serein. Je n'ai jamais été serein. Je ne le serai jamais, j'ai compris ça.

Je vais devoir répondre à plein de questions, trouver des solutions. C'est assez effrayant d'être autant sollicité quand on sait par avance que toutes les réponses ne seront pas là !

MAGALI : Julie va-t-elle vous accompagner sur cette première session ?

NICOLAS : Non. Et c'est très bien ainsi. Je n'aime pas quand l'auteur ou l'autrice est là au début. Je trouve ça stressant.

Je suis plutôt dans cette posture : « Attends. Je te dirai quand tu pourras venir. »

MAGALI : Parce qu'il y a aussi, peut-être, la peur de trahir le texte ?

NICOLAS : Oui. La personne te fait un cadeau en étant là. Et quand tu cherches au début, tu rames. Il y a besoin de repli pour comprendre, pour appréhender la matière.

MAGALI : D'autant que cette création est particulière aussi parce qu'elle marque une étape importante pour ta compagnie. Elle se construit depuis La Réunion, mais elle va d'abord rencontrer l'Hexagone. Comment as-tu rencontré Alexandra Tobelaim ?

NICOLAS : À La Réunion, on a très peu de fenêtres pour avoir de la visibilité, pour donner de la visibilité à nos spectacles.

Il y a un dispositif organisé par l'ONDA. Tous les trois ans, des professionnels viennent à La Réunion découvrir le travail des artistes locaux. C'est comme ça que j'arrive à faire connaître mon travail, à déclencher des tournées.

À cette occasion, Alexandra a découvert mon travail sur *L'Amour de Phèdre* de Sarah Kane. Elle souhaitait le programmer, ça n'a pas pu se faire parce que d'autres partenaires se sont malheureusement désengagés. Mais c'est en ayant vu le travail qu'elle m'a dit : « J'aimerais qu'on soit associés. »

Pour moi, avec ma situation d'artiste réunionnais à dix mille kilomètres, c'est extrêmement important et fort.

Là, c'est la première fois que la compagnie fait une création qui va sortir dans un Centre Dramatique National.

MAGALI : Cette distance géographique est-elle une contrainte avec laquelle tu dois constamment composer ?

NICOLAS : Oui. À La Réunion, on travaille forcément avec cette distance. Pour faire connaître les spectacles, il faut les faire voyager. Il faut rencontrer les programmeurs, les professionnels. On ne peut pas simplement compter sur le fait qu'ils viennent nous voir.

C'est pour ça que ces dispositifs sont importants. Ils permettent de créer des rencontres qui, autrement, seraient beaucoup plus difficiles.

MAGALI : La création de *Ring - J'aime aussi* est donc pensée depuis l'Hexagone avant de repartir à La Réunion ?

NICOLAS : Oui.

La création est prévue en novembre 2027 au NEST. Ensuite, deux autres salles vont programmer le spectacle avec un partenaire en Hexagone.



Puis on mettra le ring dans un bateau.

On l'exploitera à La Réunion.

Et l'idée, c'est qu'en 2029, on ait fait un travail de réseau et d'envoi de captation, si on arrive à faire une belle captation du spectacle, pour que le projet retourne en Hexagone.

MAGALI : Le spectacle va donc faire, d'une certaine manière, le chemin inverse de celui que tu fais toi-même : partir de La Réunion, venir dans l'Hexagone, puis repartir.

NICOLAS : Oui. Et c'est important pour nous.

C'est vertigineux aussi ! Car beaucoup de moyens, d'argent public, sont engagés sur ce projet et, pour nous, c'est crucial. Il faut que les gens en parlent. Il faut que ce projet tourne, si toutefois il est réussi.

MAGALI : Tu dis « si toutefois il est réussi » ?

NICOLAS : Je te l'ai dit, je suis effrayé !

MAGALI : Cette inquiétude semble pourtant aller de pair avec ton désir de faire. Comme si l'incertitude faisait partie du processus.

NICOLAS : Oui. Et maintenant il faut y aller !

Entretien réalisé par Magali Mougel pour le NEST - CDN Transfrontalier de Thionville-Grand Est

